



Le réveil de Monsieur Lepic

Laurence Chaudouët

Lors du mariage de Monsieur Lepic, le ciel réverbérait un éblouissant vitrail, tandis que l'église, dans la pénombre, se noyait de bleu. La mariée s'ajustait parfaitement à l'image modèle d'une mariée de vitrine. Et qu'un livre d'images, à l'usage des écoliers, ait minutieusement distribué ses dessins dans l'espace matinal, on n'en pouvait douter.

Monsieur Lepic avait été en tout point conforme à la photographie de Monsieur Lepic, que l'on voyait sur le premier rayon de la bibliothèque, dans un cadre doré. Depuis, il avait bien changé. Son enveloppe corporelle avait suivi, en toute logique, l'affaissement progressif, inéluctable, de la sphère intellectuelle dans laquelle il vivait, tranquille en somme, dans un demi-sommeil proche de la satisfaction.

Une résistance veillait pourtant, telle une fluette petite flamme — mais ne se réveillait tout à fait qu'en présence de sa femme. Il l'avait aimée. Il l'avait choyée, entourant son propre amour de bandelettes délicates, le protégeant des flétrissures, des indiscretions, et même de l'enfantement, ce virginal souvenir jouant le rôle de garde-fou.

Sa femme avait d'obscurcs prétentions de vérité, et l'esprit peureux, ratiocineur, qui cherchait avant tout la sécurité. S'étant méchamment, mais complaisamment, rongée d'inquiétude quant aux sentiments de Lepic à son égard, n'y voyant plus qu'un pâle substitut du passé, elle résolut de lui demander clairement le pourquoi, le comment et le qu'en est-il de son reste d'amour.

Lepic fut d'abord décontenancé. Puis surpris. Enfin désappointé, et même vaguement honteux : il semblait presque obscène de rapporter un sentiment, certes fluctuant, mais riche encore d'infinies promesses, à ses possibles causes et motivations. En même temps que la désillusion lui vint la lucidité. « Regarde-moi donc comme je suis ! », disait sa femme. En effet, il la vit comme elle était, le visage pâteux, le pli autour des lèvres, comme si quelque instrument barbare lui avait pincé le visage. Il la vit aussi tout emplie de son angoisse, de sa mesquine volonté de certitudes, de son obstiné désir d'être reconnue — pourquoi faire vraiment ?

De ce jour, les anciens visages de l'amour se brisèrent, et de ces débris naquit un autre visage, défiguré — comme naissant des plissures d'un rideau, des fleurs sur le papier peint, des fissures dans le carrelage.

L'apprentissage fut cruel : plus il haïssait sa femme, plus il lui semblait la connaître. Ce n'était pas qu'elle fût haïssable parce que connue, mais plutôt connue parce que haïe. Ses gestes, manières, mimiques, autrefois familiers, devinrent choquants — sortis de leur contexte flou, ils se déformaient, grossissaient comme par un effet de loupe. Elle marchait lourdement. Elle faisait souvent crisser son doigt sur la cuisse en un semblant de masturbation furtive. Quand on lui parlait, elle ne réagissait pas immédiatement, comme si sa pensée devait, pour s'exprimer, ébranler toute une superposition de couches gélatineuses. Elle semblait toujours plus ou moins sommeiller — on l'arrachait à grand-peine de ce sommeil végétal. De supposer qu'une telle passivité cachait une réelle inquiétude, une sensibilité enfouie, ne l'attendrissait pas, au contraire. Qu'un être sensible puisse construire son nid au sein de cette molle tiédeur, cette languide palpitation, c'était insupportable — on aurait voulu, pensait Monsieur Lepic, l'arracher de sa cachette comme on fait d'une tique.

C'était surtout en mangeant qu'elle était répugnante : elle baissait brusquement la tête vers son assiette, avec de petits bruits mous, accrochait d'une fourchette faussement hargneuse les bouts de viande en disant : « J'vais pas laisser ça, quand même... » Et sa manière de titiller les déchets pour y trouver quelque reliquat, de renverser la tête quand elle buvait, comme un ivrogne incapable de maîtriser ses gestes, de racler son assiette sans paraître s'en rendre compte, de mâcher bouche ouverte, de claquer la langue après avoir dégluti, sa mastication béate, ses yeux perdus quand elle avalait... Elle ponctuait son exhibition d'une remarque redondante : « C'est pas mauvais, ça ! », comme pour s'approprier davantage ce qu'elle mangeait. Cette auto-approbation, quasi mécanique, cette jouissance aveugle, brutale, et surtout inconsciente, le dégoûtait au-delà de toute expression.

De la côtoyer, fût-ce de loin, lui procurait une irritation fade, semblable au crissement d'une craie sur un tableau. De la savoir seulement dans la pièce voisine, béate, inerte, sommeillant à demi, le remplissait d'une révolte impuissante. Il laissa longtemps, bien trop longtemps, mijoter la maligne fermentation de la haine.

Un jour vint — tandis qu'un oiseau dehors répétait sans art ni discernement ses trilles monotones — où l'explication s'imposa comme seule sortie de secours. Il la développa en ordre croissant :

- tu m'énerves ;
- tu m'insupportes ;
- tu me répugnes ;
- tu ne me comprends pas.

À sa grande stupéfaction, loin de faire bon accueil à sa tentative de clarification, sa femme, brandissant aussitôt le panneau approprié, lui sortit une colère toute prête et bien propre. Il tenta de reprendre l'argumentation au début, mais elle se refusait à l'écouter, accumulant insultes et critiques en une longue addition dont on n'obtenait jamais la somme arithmétique.

« Tu n'es qu'un égoïste plus un paranoïaque plus un fou tu as tellement changé tu ne m'aimes plus ! » — toutes assertions non dénuées de vérité, mais qui hélas ne répondaient pas au problème posé. Restait la fuite.

Facile à dire pourtant. Sa présence le poursuivait. La conscience de sa possible fuite ne le quittait pas, se superposant à celle de son impuissance. D'autant plus que, le voyant s'enfermer dans sa chambre, dans les toilettes, se recroqueviller quand elle passait près de lui, sa femme finit par comprendre qu'il la repoussait, et n'en fut par un réflexe imparable que plus acharnée dans le dépit, la violence passive et le mépris apparent.

« Passons à l'attaque », se dit Monsieur Lepic.

Les innombrables récriminations, accusations, plaintes, complaints allusives de sa femme l'effrayèrent cependant plus encore que son silence boudeur ne l'avait irrité. Et puis l'affaire ne semblait pas conclue... Pour clore d'un point final, il fallait nettoyer de l'intérieur. Il lui semblait qu'il ne serait jamais tranquille, libre de tout souvenir néfaste, qu'il ne saurait renaître à la vie dans sa liberté de jeune homme tant que sa femme n'aurait pas lu et enregistré noir sur blanc ce qu'elle représentait pour lui. En conséquence, il fallait extraire le ver de son enveloppe, et ce ver n'était autre que l'attente obstinée de sa femme, qui persistait à vouloir le retrouver, lui, tel qu'elle l'avait aimé, tel qu'elle l'imaginait — et ce n'était pas *lui* ! Il refusait d'être ce qu'elle prétendait qu'il était. Tant que persisterait le désir de sa femme, et son regard sur lui, il ne pourrait vivre libre. Tant que sa femme n'y renoncerait pas, il lui serait perceptible ; et tant qu'elle vivrait, sa femme n'y renoncerait pas.

D'où une situation bien nette et sans fioritures. Il convenait de trancher. L'opération serait sanglante.

Mais où était donc passé le bistouri ? Où allonger ce corps inerte afin de lui ôter la vie ? Il semblait que l'obstination de sa femme épousât entièrement l'infâme certitude qu'elle avait d'être l'aimée de droit, l'incontournable, l'omniprésente, tant son besoin de défendre *sa place* faisait corps avec le terrible amour qu'elle avait pour lui.

Il n'en pouvait plus. Cet acharnement silencieux le laissait épuisé, proche des larmes, et fou de rage. La conscience de son impuissance redoublait l'impuissance, et ainsi de suite.

Un soir qu'elle revenait de faire des courses elle le découvrit enfermé sur le balcon, dont il avait bloqué la fenêtre au moyen d'une grosse barre de fer. De l'autre côté de la vitre il s'appuyait contre la barre, l'air à la fois furieux et las. Ébahie, elle le regardait.

« Pourquoi est-elle si surprise, pensait-il, c'est pourtant simple... »

Elle eut beau pousser sur la vitre, Lepic résistait vaillamment. Il aurait fallu casser la glace. Madame Lepic, affolée de colère, revint armée d'un gros vase où quelques fleurs parachevaient une mélancolique figuration. Son geste de vengeance et de paradoxale résignation rebondit en un certain nombre d'éclats de verre, métallisés d'un soleil pâle, puis revint tel un boomerang la frapper d'horreur et de consternation. Monsieur Lepic s'était juché sur la rambarde qu'il serrait entre ses jambes flageolantes tout en levant les bras d'un geste incantatoire. Elle le dévisageait comme si un seul battement de cil eût suffi pour détruire l'équilibre qui le maintenait tant bien que mal dans cet état de violente exaltation — et de fait son œil cilla bientôt.

Aussitôt, Monsieur Lepic, renversant la tête comme s'il se résignait enfin, s'abandonna au vide.

Le 24 novembre 1992, Madame Lepic comparut pour le meurtre présumé de son mari, lequel avait été reconnu sain d'esprit et de corps, sans volonté suicidaire, et qui, la veille de sa mort, avait écrit cette note sibylline sur la dernière page de son cahier de compte :

« Ma femme que j'aime va me tuer demain. »

Madame Lepic, faute de preuves, fut acquittée.